

Zeitschrift: Gazette musicale de la Suisse romande
Herausgeber: Adolphe Henn
Band: 3 (1896)
Heft: 9

Artikel: Sonnets païens : poème d'Armand Silvestre : musique de Gustave Doret
Autor: Ferraris, Gustave
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1068454>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

GAZETTE MUSICALE

DE LA SUISSE ROMANDE

III^e ANNÉE

2 juillet 1896.



Sonnets païens¹

Poème d'Armand Silvestre.

Musique de GUSTAVE DORET.

CEST en un choix étudié et voulu qu'ont été pris, dans les quelque vingt *Sonnets païens* de Silvestre, ceux dont est formée l'œuvre dernière de notre compatriote G. Doret.

Choix voulu, en effet, déterminé par l'idée absolue de faire, non un recueil, au sens habituel et un peu banal du mot, mais bien un *tout*, six pages musicales commentant et traduisant autant *d'états d'âmes*, en apparence divers, pourtant liés de façon logique et humainement vraie.

L'évocation, d'abord, en l'esprit du poète, de ce qu'il exalte entre toutes choses : la beauté de la femme

Fleur du rêve païen, fleur vivante et charnelle corps féminin, impérissable en sa splendeur altière.

La passion, furieuse, triomphante, que lui inspire cette beauté de la femme, d'une femme, Rosa, qu'il chantera toujours, qui est pour lui la volupté, la magnificence même, Rosa, au front et au cœur d'airain, en laquelle il voudrait s'anéantir, vaincu, oublieux de tout.

Puis, cette passion toujours entière, mais *apaisée*, endormie presque en la confiante certitude d'une union jusqu'à la mort,

l'inquiétude soudaine en face de ces yeux qui n'ont jamais pleuré, de ce calme à jamais le même, le *doute* anxieux, fou, qui, ardemment interroge

Qui l'apprit le secret de cette quiétude ?

doute destructeur des jeunes illusions et des entières croyances qui meurtrit irréparablement le cœur du poète. Et, dès lors, quoiqu'il essaye, voulant retrouver la *foi*, espérée encore, mais pour toujours perdue, c'est bien, hélas ! *brisé* et *las* qu'il va,

Cherchant une douleur qui ne puisse guérir.

Et pourtant encore, malgré tout, c'est encore la *seule beauté de la femme* qu'il glorifie, beauté dont la grandeur l'effraie et dont il n'ose effleurer qu'à peine les pieds divins et éternels.

La tâche de M. Doret, au seul point de vue technique, était des plus malaisée, car, indépendamment de la parenté évidente de sentiments et de langue entre chacune de ces pièces, leur forme, rigoureusement semblable était de plus un presque inévitable écueil de monotonie.

Disons avant rien autre que le compositeur a su non seulement vaincre de supérieure façon cette très réelle difficulté, mais bien contrairement qu'il a fait œuvre diverse dont aucune partie n'est dénuée, soit du charme de l'idée, soit de l'intérêt de la facture.

Et nous l'espérons prouver en en faisant la très succincte analyse.

A la façon même de ces sonnets, nous devinons en leur auteur, un partisan convaincu des idées, des formes modernes (quant au lied), telles que les ont fixées quelques compositeurs de ce temps, Duparc notamment, formes dont une des principales est l'import-

¹ Genève, Ad. Henn, éditeur.

tance égale de la partie chantée et de celle de piano ou d'orchestre, dont le rôle n'est plus de simple accompagnement, mais bien, en quelque sorte, de fond harmonique, vivant presque de sa vie propre, auquel, étroitement, se lie la voix, qui, se moulant sur le texte, en rend les moindres subtilités de sens, cherche même et réussit parfois à obtenir l'équivalente sonorité du mot en la note.

Partageant donc ces idées, mais négligeant ce qu'il y a d'un peu stérile en elles, M. Doret, dans plusieurs de ses sonnets, en réalise les principales et plus naturelles données. — Et très heureusement, car ceux-là sont d'un art qui n'est guère loin d'être achevé.

Dans d'autres alors, la manière se différenciant, la partie de piano ou d'orchestre reprend ses fonctions uniquement accompagnatrices, et la voix acquiert de ce fait une courbe mélodique plus apparente, tend à *chanter* plus exclusivement.

Là encore, plusieurs pages construites ainsi sont d'indéniable valeur, bien qu'un peu amoindrie toutefois par la présence, à de certains endroits, de redoublement de la mélodie à l'accompagnement, de phrases passionnelles usitées, de petites choses enfin qui étonnent un peu dans une œuvre aussi travaillée et mûrie.

Mais ce sont là critiques très légères et qui n'ont peut-être même pas raison d'être, car certaines tournures mélodiques ou d'accompagnement se peuvent expliquer par l'exigence du texte auquel elles sont appliquées.

Un autre procédé cher à l'auteur romand, est le rappel, d'un lied à l'autre, d'harmonies ou de thèmes caractérisant quelque expression ou sentiment typique. Il obtient ainsi l'unité que demande l'enchaînement logique des diverses phases de l'œuvre.

Mais l'on va trouver, et non sans raison certes, que nous ne parlons que de la *lettre* seule de ces sonnets et pas assez de leur *esprit*. — Nous nous garderons d'y manquer, nous voulons, au contraire, en terminant ces quelques lignes, dire l'impression d'art élevé

qu'ils nous ont fait ressentir. — Nous voulons dire aussi, et surtout, notre fierté de les savoir l'œuvre d'un compatriote de qui nous avons eu beaucoup déjà et de qui, non moins, nous attendons encore.

GUSTAVE FERRARIS.



EMILE JAKES-DALCROZE

NÉ à Vienne (Autriche) le 6 juillet 1865, M. Jaques-Dalcroze, dont nous donnons aujourd'hui le portrait, est d'origine vaudoise. Il a fait à Genève d'excellentes études littéraires poussées jusqu'à l'Université inclusivement. Après les traditionnels empêchements qu'éprouvent presque tous les compositeurs, il finit par se vouer entièrement à la musique. Il se mit courageusement à l'étude et après avoir fréquenté les classes du Conservatoire, il partit pour l'Allemagne, puis pour Vienne, où il eut Fuchs et Bruckner comme professeurs, et enfin alla à Paris où il travailla avec Delibes.

Son bagage de connaissances suffisamment complet, M. Jaques revint à Genève où il eut bien vite l'occasion d'exercer son talent. A la mort du regretté Hugo de Senger, survenue en 1892, il fut nommé professeur de la classe d'harmonie au Conservatoire de Genève et en 1893 à celle de professeur de solfège supérieur. Il a fait pendant deux ans pour les abonnés des concerts d'abonnement, des conférences musicales fort appréciées qui ont été supprimées nous ne savons pour quelle raison. C'est vers la composition que tend son idée principale et on a déjà de lui nombre d'œuvres pour piano, chant, etc., parues à Paris, à Leipzig et à Genève.

En janvier 1893, la Société de Chant du Conservatoire, faisait entendre avec beaucoup de succès *la Veillée*, suite lyrique pour soli, chœurs et orchestre et des fragments du *Violon Maudit*, drame lyrique.

En mars 1894, c'était *Janie*, idylle en 3 actes, poème de Ph. Godet, qui était représentée au